

**Tola DORIAN**

**CHANTS de SAPHO**

*Poèmes lyriques*

1888



————— La Gabkalotheque —————



## I

Je veux te couronner de strophes immortelles,  
Je veux jeter ton nom jusqu'au plus haut des cieux.  
Qu'il éclate partout, mordant l'airain des stèles  
Qu'érigera pour toi mon rythme audacieux !

T'arrachant à la nuit où ton destin végète  
Je te veux octroyer une immortalité ;  
Tel au flot assombri par les rocs du Taygète  
L'astre prête en fuyant sa rapide clarté...

Ta forme sculpturale a la splendeur sévère  
Des fabuleux héros – tu portes leur reflet !  
Sur ton front mortel plane une aube que révère  
Tout fils d'Hellas nourri d'hydromel et de lait.

Tu fais surgir vivant hors de l'horreur des fanges,  
Où nous nous traînons tous dans les sentiers étroits,  
De l'Éphèbe-Vestale et des Vierges-Archanges  
La grâce surhumaine et les sacrés effrois !

À travers les halliers des sombres lauriers-roses,  
Comme un Dieu solitaire aux mystiques pâleurs,  
Tu viens, et sous tes pas nouvellement écloses  
S'ouvrent pour t'encenser de leur parfum les fleurs.

Dernier-né de la Grèce, au creuset de la gloire  
Je veux couler dans l'or des rimes ta beauté,  
Ton image éphémère et sa frêle mémoire,  
Les souffles passagers de ta fragilité.

Je veux, en évoquant l'extase de ma lyre,  
Corps splendide, âme obscure, ombre des anciens jours,  
Te couvrir des rayons de mon puissant délire  
Et te créer un temple où tu vivras toujours.

## II

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils portent tes entraves,  
Ô Phaon... ces aiglons, mes vœux indomptés,  
Et que j'attelle au joug ainsi que des esclaves,  
Ces lionnes grondant sous leurs fers – mes fiertés !  
Sur ton flanc dédaigneux serre tes laticlaves,  
Pourpre saignante, ô roi, qui sied à tes beautés,  
Et laisse-moi chanter et brûler sous les laves  
Qui fondent aux glaciers de tes sérénités !

Comme un vol d'oiseaux blancs, que mes désirs pallides  
Se lèvent lentement aux rives de Lesbos !  
Qu'ils passent, à ton signe, évanescents et vides !  
Allumez-vous, vapeurs tournoyant sur les flots !...  
Sous les cieus sans regard, erre, filles livides  
Aux yeux brûlés par vos baisers pleins de sanglots...

Comme un vol d'oiseaux blancs que mes désirs avides  
Cherchent où poser l'aile aux rives de Lesbos !...

### III

Cet amour qu'il ignore un jour sera sa gloire :  
Il le revêtra des pourpres du couchant,  
Et les échos vivants d'une haute mémoire  
Diront aux fils des morts l'impérissable chant.

Ses lauriers fleuriront au fronton de l'histoire,  
Dans un sillon creusé par un glaive tranchant :  
Et leur vigueur vaincra cette semence noire  
D'où germe l'asphodèle en son funèbre champ.

Comme un feu triomphal surgit hors de la tombe,  
Sur son sentier mortel l'amour a mis son nom ;  
Comme un reflet stellaire ou quelque blanc pennon,

Qui sur les profondeurs jaillit, flamboie et tombe,  
Sa beauté ne craint pas le néant où succombe  
Tout soleil qu'oublia de saluer Memnon.

## IV

Moins belle est une vierge aux charmantes pâleurs :  
Sous un duvet d'or rit sa lèvre impérieuse,  
Ses yeux sont deux soleils : dans leurs fauves lueurs  
L'âme d'un jeune dieu triomphe, glorieuse...

Un or fin adoucit sa lèvre impérieuse ;  
Son front est un lever d'étoiles et de fleurs,  
Où rayonne d'un dieu l'âme mystérieuse,  
Et qu'ombrent ses cheveux ruiselant de mes pleurs !

Son front est un lever d'étoiles et de fleurs :  
Sa bouche, aux fiers refus, est la rose rieuse  
Épanouie au sein de neiges sans couleurs :  
Homme-enfant, sa beauté meurtrit, victorieuse !

Sa bouche, aux fiers dédains, est la rose rieuse  
Qui blesse, inconsciente, avec ses plis railleurs  
Mon âme sans sommeil, ardente et furieuse...  
Enivrée, ô Phaon, de poignantes douleurs !

## V

Laisse brûler sur moi l'ardeur de tes regards :  
Ta lèvre sur la mienne aspirer tout mon être,  
Tes désirs assoiffés étreindre sans retards  
Ma force terrassée en tes bras, ô mon maître !  
Viens sur mon sein fléchir son orgueil indompté ;  
Viens, ma pensée esclave est traînée en ta laisse,  
Verse-moi le venin mortel de ta beauté,  
Verse à ma soif le vin du sang de ta jeunesse,

Viens sous tes sombres yeux briser ma volonté !

Que la mort à ta voix descende sur ma vie,  
Que ton souffle incendie en mes veines l'enfer !  
Je boirai tous les maux, à ta lèvre asservie,  
Sois l'épée et la chaîne et la coupe et le fer !...  
Je veux au ciel subtil de ta superbe joie  
Courber mon front pâli qui ne sut point plier ;  
Comme le grand soleil, le soir, se lasse et noie  
Dans un embrasement son fauve bouclier...

Que mon cœur sous ton cœur triomphant tremble et ploie !



## VI

En cette nuit je veux mourir d'amour :  
La mort n'est rien que l'étreinte suprême ;  
Telle finit la longue ardeur du jour,  
Qu'apaise enfin l'ombre puissante et blême.

Je veux, ainsi que l'astre pâissant  
Sous les clartés de l'aurore invincible,  
M'évanouir dans l'azur renaissant.  
Je veux mourir d'une joie indicible !

\*

Je t'avais revêtu des splendeurs de mon âme,  
Ton corps incomparable était un mannequin,  
Mes désirs étaient l'or masquant un faux sequin,  
Et le dieu n'était dieu que par l'épithalame !

Les rubis de mon sang, la pourpre de ma flamme  
D'un reflet somptueux baisaient ton front mesquin.  
Tel l'océan sableux du désert africain  
S'irise aux pleurs des nuits parfumés de cinname.

Beaux yeux que j'allumais de mon rêve puissant !  
Le ciel dans votre enfer riait : – la noire fonte  
S'embrase et luit ainsi de feux érubescents...

Que reste-t-il de toi ? Le jour brutal qui monte  
Te révèle, hideux, sous les cieus incléments,  
Fantôme de misère infinie et de honte !

\*

Lorsque tu me brisais sur tes brûlantes crêtes,  
Ô redoutable mer des sombres voluptés,  
À l'heure où ton zénith allumait sur nos têtes  
Les fastueux bûchers de songes regrettés,

Lors même que ravi sur tes sublimes faîtes,  
Désir, je m'abreuvais de tes félicités,  
Je n'ai point ignoré les coups que tu m'apprêtes,  
Ni de tes flots vengeurs les retours irrités. —

Je n'ai pas été sourd à tes dormants tonnerres,  
J'ai respiré la Rose en qui germe la mort ;  
J'ai bu vos fiels de feu, coupes visionnaires,

Dans les paradis bleus j'ai vu pâlir mon sort...  
Et jusqu'en leurs clartés aux astres congénères  
J'ai su lire sans peur la menace qui dort !

\*

Si tu le veux, je serai ton poète,  
J'invoquerai les plus hauts firmaments :  
Ils me diront le rythme que répète  
Le chœur sacré des immortels amants !

Si tu le veux, des horizons sonores  
J'écouterai les échos glorieux,  
Du vieux Memnon au réveil des aurores,  
Je ravirai les sons mystérieux.

Mon âme est toute à la tienne enlacée,  
C'est le clavier résonnant sous tes doigts,  
Elle est la lyre où chante ta pensée ;  
Ses cordes d'or ne vibrent qu'à ta voix.